

## VOIX CHAMPÊTRES.

## I.

## LA FANEUSE.

Voici l'aurore qui se lève,  
Modeste épouse du soleil ;  
La faneuse achève un doux rêve  
Et court légère sur la grève  
Laver son teint frais et vermeil.

C'est l'aurore d'une journée  
Belle et propice aux moissonneurs,  
L'abeille jamais fatiguée  
Commence déjà sa tournée  
Par ravir le parfum des fleurs.

Le soleil a mûri les épis de la plaine,  
L'écho redit partout le chant du moissonneur,  
Les rires sont joyeux ; là-bas, près d'un vieux chêne,  
La faneuse sourit aux rêves de bonheur.

Elle a laissé tomber sa légère faucille,  
Elle penche son cou pour se mirer dans l'eau ;  
Voyez comme elle est belle et comme son œil brille !  
Aussi la nomme-t-on la perle du hameau.

Elle est si belle à voir quand son beau corps se plie  
Pour étendre au soleil l'abondante moisson !  
Quand son visage frais sous son chapeau défile  
Les regards indiscrets de quelque grand garçon !

L'avez-vous vue, agile, au milieu de la plaine  
Travailler en chantant quelque amoureux refrain ?  
Écoutez-là ! sa voix harmonieuse et pleine  
Fait taire les oiseaux qui l'écoutent soudain.

La brise porte au mont sa voix harmonieuse,  
L'écho du mont la jette au doux lac transparent,  
L'eau dormante du lac la repète joyeuse  
A l'abîme où se mire un brillant firmament.

Ses refrains sont joyeux, car son âme est plus pure,  
Son cœur plus innocent que son teint n'est vermeil ;  
Pour les tendres amours son âme est aussi mûre  
Que les épis dorés qu'elle couche au soleil.

La brise meurt sous la ramée  
Et l'oiseau fuit les feux du jour.  
La fleur au matin embaumée  
Penchant sa tige parfumée  
Parle à la fleur avec amour.

Le soleil brûle les montagnes,  
L'essaim des moissonneurs a fui,  
Et partout ses jeunes compagnes,  
Fuyant les brillantes campagnes,  
Cherchent de l'ombre pour abri.

Cependant dans les champs demeure la faneuse ;  
Son œil bleu s'est perdu dans un songe d'amour.  
L'onde baigne les pieds de la belle rêveuse  
Dont le teint va brunir sous les rayons du jour.

Le soleil vient dorer sa chevelure blonde  
Qui tombe en flots soyeux sur son cou de satin,  
Tandis qu'elle regarde à ses pieds couler l'onde  
Du ruisseau qui bondit comme un joyeux lutin.

Elle prend de son sein, la jeune fille rose,  
Un billet qu'elle porte à sa lèvre en tremblant.....  
Oh ! dites-moi quelle est l'homme triste et morose  
Qui n'aurait pas souri de voir la blonde enfant ?

Elle compte aujourd'hui sa quinzième année ;  
Sa mère ce matin le lui dit au réveil.  
C'est pourquoi la faneuse oubliant sa journée  
Rêve et mire dans l'eau son teint frais et vermeil.

Elle s'est dit tout bas ! « Puisque Dieu le ramène  
« Trouvera-t-il mon front aussi frais, aussi pur ?  
« Aimera-t-il encor le soir près du vieux chêne  
« A mirer ses yeux noirs dans mon regard d'azur ? »

Et la rêveuse enfant sur sa paupière humide  
Passait nonchalamment le revers de sa main,  
Pendant que près des flots son pied frêle et timide  
Foulaît innocemment un bouquet de jasmin.

Mais, soudain, elle lève un regard vers la plaine  
Et ne voit plus briller la faux du moissonneur....  
Elle a peur ! elle court rejoindre sous un chêne  
Ses compagnes qui rient tout bas de son bonheur.

Le vent du soir berçait la feuille  
Qui cache le nid de l'oiseau :  
La fleur qu'aucune main ne cueille  
Se penche et lentement effeuille  
Son calice qui tombe à l'eau.

L'ombre grandit sur la colline,  
L'oiseau se réveille soudain,  
L'abeille qui, le jour, butine,  
Laisant la rose purpurine,  
S'en va fière de son butin.

La brise vagabonde apporte dans la plaine  
Les sons toujours joyeux de l'angelus du soir.  
Les travailleurs comptant leurs sueurs et leur peine  
Désertant la prairie au foyer vont s'asseoir.

La faneuse aussitôt regagne sa chaumière,  
Comme la biche errante, elle court par les champs.  
Elle franchit d'un bond, ruisseau, fossés, ornière,  
Elle est déjà bien loin et l'on entend ses chants.

Ainsi coulaient, l'été, les jours purs et tranquilles  
De cette belle enfant exilée ici-bas ;  
Et lorsqu'elle partit pour le vain bruit des villes,  
Elle laissa longtemps le parfum de ses pas.

M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, Août 1871.

Nous voyons avec plaisir le nom de M. Alphonse David, fils de M. l'échevin David, M.P.P., parmi ceux qui ont été gradués, la semaine dernière, à l'Université McGill. C'est le seul Canadien qui ait eu cet honneur.

On parle beaucoup de la viande exposée à l'étal No. 21, du Marché Ste. Anne, tenu par M. Alphonse Languedoc, et au No. 25, tenu par M. F. Roy. On y voit la viande d'un jeune boeuf qui a pesé au-dessus de 3,000 ; c'est une véritable curiosité. Comme on le sait, les bouchers perdent de l'argent presque toujours sur la vente de ces animaux extraordinaires, il n'y a que l'esprit d'entreprise qui les engage à avoir de ces viandes.

## JÉSUS ET LES DISCIPLES D'EMMAUS.

Tout le monde a lu dans l'Écriture Sainte cette scène touchante où Jésus-Christ apparaît après sa résurrection aux deux disciples d'Emmaus qui s'en allaient ensemble de Jérusalem à un village situé à une petite distance.

## LE BANC DE SA MAJESTÉ.

On comprend que ce n'est pas un banc ordinaire que celui de la Reine, et qu'il ne l'était pas surtout le jour d'actions de grâces. Inutile de le décrire, la gravure en dit assez. Il est facile de reconnaître la Reine Victoria entourée de ses fils et des grands personnages de la cour.

## UN POW-WOW DE PEAUX-ROUGES.

C'est la coutume que les Indiens visitent de temps à autre les différents postes de la Baie d'Hudson dans le Nord-Ouest. Ils arrivent par tribus, plantent un bâton couronné de plumes en signe de drapeau, dans un endroit qui leur convient et commencent à danser, au bruit du tamtam. Cette danse consiste en sauts et en contorsions accompagnés de cris et de gémissements qui deviennent de plus en plus forts et aigus à mesure que l'excitation augmente. Il n'y a rien de plus laid, mais les sauvages trouvent cela magnifique. L'affaire se termine par des présents de tabac.

## UNE CONVERSATION ENTRE LE COMTE DE CHAMBORD ET UN DES COLLABORATEURS DE LA LIBERTÉ.

Le comte de Chambord est à Dordrecht en ce moment ; il reçoit beaucoup de visites quoiqu'il fasse pour engager ses amis à ne pas le voir.

M. le comte de Chambord dit le journaliste était vêtu d'un petit paletot de drap noir, sans taille, boutonné jusqu'au haut, d'un pantalon gris demi-collant, portait une chemise à col rabattu et une cravate noire. Il était nu-tête.

Monsieur, me dit-il, M. de Monti m'a dit qui vous étiez ; je suis heureux de vous voir, d'abord parce que vous êtes français, ensuite parce que vous êtes journaliste. On dit beaucoup de mal de moi en ce moment ; êtes-vous de ceux-là ?

— Monseigneur, lui répondis-je, je ne puis que vous répéter ce que je disais tout à l'heure à M. de Monti ; il n'y a que les gens de mauvaise foi qui ne vous rendent pas justice.

— Malheureusement, ils sont nombreux en France. Enfin, depuis que je suis au monde, je suis habitué à la persécution. Nous causâmes ensuite de l'armée de la Loire, des zouaves pontificaux, du brave colonel de Charette.

— Il est venu me voir à Anvers, dit le comte ; je lui ai serré la main avec joie. C'est un héros. Je parlai de la fusion.

— La fusion, reprit le prince, est-ce qu'elle n'existe pas ? Les princes d'Orléans sont mes fils. Je ne me suis jamais souvenu ni de Philippe-Egalité, ni de Louis-Philippe 1er, ni de la citadelle de Blaye. Et le malheur commun ne nous a-t-il pas tous rapprochés ! 1848 n'a-t-il pas effacé 1830 ? Vous pouvez répéter et écrire tout ce que je vous dis là, ajouta le comte de Chambord en me tendant la main, à la condition toutefois que vous ne ferez pas comme ce rédacteur du Times que j'ai vu à Anvers, et qui m'a fait dire un tas de choses que je n'ai jamais dites.

Je me retirai en m'inclinant. Je sortis enchanté d'avoir eu l'honneur de voir M. le comte de Chambord. Certes, je ne suis pas légitimiste, et je ne le deviendrai jamais. Mais je vous jure qu'on ne peut pas parler au comte de Chambord sans être saisi à la fois et de respect et d'une vive sympathie pour sa personne. Je crois que M. de Monti a raison et que le comte de Chambord serait un roi populaire.

## UN TRAIT D'HEROÏSME.

Nous détachons du récit de l'incendie du vapeur *America* qui vient d'avoir lieu sur les côtes de Buenos Ayres, l'épisode suivant :

Le drame nocturne qui s'est joué sur la Plata, autour du squelette ardent de l'*America*, a eu des scènes sanglantes. On raconte tout bas des épisodes horribles. Mais, au-dessus de ces luttes qui avaient pour but la possession d'une planche ou d'une bouée, il faut citer un trait qui honore l'humanité tout entière.

M. Louis Viale était sauvé. Il avait une ceinture de sauvetage qui lui permettait d'attendre l'arrivée des secours. Une jeune femme était là près de lui dans les angoisses du désespoir. Louis Viale pouvait la sauver, mais à une seule condition : il ne pouvait lui donner la vie qu'en perdant la sienne. Cette ceinture qui assurait le salut, elle pouvait contenir une personne, une seule ! Viale ne put voir la malheureuse jeune femme sans être pris d'une idée sublime, celle de se sacrifier.

C'était pourtant un de ces moments où l'égoïsme s'élève à la hauteur de la férocité. A quelques pas de Viale, on s'arrachait un débris, un mat, un banc, et les couteaux jouaient autour de ces frères soutiens. Viale détacha sa ceinture et la présenta à la jeune femme, c'était tout simplement lui donner sa vie.

Si Mme Marco del Pont, eût eu le temps de réfléchir au sacrifice accompli par celui qui la sauvait, peut-être eût-elle hésité. Mais elle n'eut pas conscience de l'acte héroïque de Viale, elle ne vit que le salut offert par un marin généreux ; elle accepta, quelques instants après le corps de Viale avait disparu sous les eaux.

Nous ne savons rien dans l'antiquité qui puisse être mis au-dessus de cet acte d'héroïsme. Le nom de Viale doit être placé à côté de ceux des héros les plus célèbres, aucun n'a fait plus que lui très peu ont fait aussi bien. I a donné sa vie en aumône, sans ostentation, sans arrière-pensée.

## FAITS DIVERS.

Voici d'après le *Temps* d'intéressants renseignements sur le drapeau blanc que les légitimistes du Nord ont apporté à M. le comte de Chambord.

N'allez pas croire que ce drapeau fut porté déployé comme dans un régiment ou une procession. Non : il reposait dans une sorte d'écrin en maroquin rouge, de la grandeur d'un compartiment de wagon de première classe, et auquel de riches agrafes dorées et ciselées servaient de fermoirs.

Le drapeau, confectionné à Lyon, est de satin blanc. Dans le milieu sont brodées en or les armes de France, il est entouré d'un cordon représentant le grand cordon de l'ordre royal du Saint-Esprit. Il est aussi orné d'emblèmes ecclésiastiques : l'Eglise et la Maison de France ne séparent plus désormais leur cause. La hampe est entièrement recouverte en émail. Ce sont, dit-on, les plus grands émaux qui aient été faits jusqu'ici.

Les principaux faits de l'histoire de France et de l'histoire de l'Eglise s'y trouvent représentés.

AVOCATS ET HUISSIERS.—Retrouver son cocher, passe encore dit Mme X.... ; mais j'espère bien qu'il n'y a pas un seul avocat dans le Paradis.

— Je vous demande pardon, madame, il y en a un, saint Yves, le patron de l'ordre. Il a réussi à se faufiler par surprise pendant que saint Pierre avait la tête tournée. Une heure après, le bruit commence à courir qu'un avocat s'est glissé dans le Paradis....

Voilà le bon Dieu qui entre dans une colère abominable, qui lave fortement la tête à saint Pierre et qui lui dit : « Chassez-moi tout de suite cet avocat. » Saint Pierre a bientôt fait de rattraper l'avocat et de lui signifier son congé. — « Un instant, répond celui-ci, il y a des règles à suivre. Je connais la procédure.... Vous n'êtes pas huissier. Les huissiers seuls peuvent signifier un congé. » — « Vous avez parfaitement raison, dit saint Pierre, je vais chercher un huissier. » Et il se met à battre le Paradis dans tous les sens. Saint Pierre n'y trouve pas un seul huissier, et voilà comment il y a un avocat dans le Paradis.

Voici une aventure dont le héros, le colonel américain O'B... vient d'arriver à Paris :

Chasseur de bison enragé, le colonel O'B... s'égarait souvent jusqu'au milieu des tribus indiennes. Il avait fait connaissance avec un jeune chef peau-rouge, qui l'avait pris en amitié.

Un jour, cependant, les deux amis eurent une querelle, et l'Indien accepta un duel suivant la méthode civilisée.

En conséquence, ils se placèrent à quinze pas l'un de l'autre, armés chacun d'un revolver à six coups. Le colonel tira le premier, et, de sa sixième balle, blessa son adversaire en pleine poitrine.

L'Indien tomba, puis se relevant péniblement et s'appuyant sur une main, il abattit d'une première balle, avec une adresse miraculeuse, un oiseau qui passait, et trouva d'une seconde le chapeau de son adversaire.

Ceci fait, il se renversa brusquement et expira en murmurant qu'il ne voulait pas tuer son ami.

Le colonel O'B... a été longtemps inconsolable.

La politesse et la courtoisie ne nuisent jamais. Dernièrement, un médecin de Bath, Angleterre, recevait une somme de \$200,000 et une très-belle maison que lui léguait une dame qu'il ne connaissait seulement que pour lui avoir offert une place dans sa voiture.

UN COMBAT AVEC UN LOUP.—Une nuit de la semaine dernière, un loup est entré dans la cour d'une maison appartenant à une femme du nom de Dunhahoe, comté de Pontiac. Tous les hommes étaient au chantier, et Mme Dunhahoe et son fils, âgé de 14 ans, entendant le bruit causé par les animaux, sortirent et aperçurent le loup. En premier lieu, ils furent effrayés et n'osèrent point partir pour aller chercher de l'aide, craignant que pendant leur absence le loup pourrait faire de grands ravages parmi les moutons et agneaux qui se trouvaient à la porte de la grange. Prenant courage, la mère et son jeune fils s'armèrent d'une fourche et d'une hache, et s'avancèrent sur l'ennemi, et après un rude combat, ils réussirent à tuer le loup. De la part d'un jeune enfant et d'une femme, c'était plus que du courage, c'était même de l'imprudence, mais enfin, qui risque rien n'a rien.—*Courrier d'Outaouais.*

Les électeurs du comté de Rimouski veulent que Sir George se présente chez eux aux prochaines élections.

M. Augustin Michaud, avocat de Rimouski, est mort après une maladie de trois jours.

## RECETTES.

CRAMPES.—Appliquez sur la partie affectée une plaque de liège, de la grandeur de la main, et la crampe cessera instantanément.

INDIGESTION.—Lorsque vous sentez les symptômes d'une indigestion, s'annoncer par des rapports bien connus, prenez une forte pincée de sel de table, et après l'avoir fait fondre dans votre bouche, avalez-la.

HOQUET.—Laissez tomber une ou deux gouttes de vinaigre sur la langue en ayant soin de la tenir comme en forme de cuiller. On n'avale pas le vinaigre. Les remèdes les plus simples sont souvent les meilleurs, celui-ci est infaillible, dit-on, et surtout d'un effet immédiat.

## ÉTAT DES MARCHÉS

1ER AVRIL

Marché aux animaux, hausse légère.—Marché aux grains, peu de ventes.—Marché aux volailles, hausse de 20 par cent.—Marché à foin, tranquille.—Marché au beurre, tranquille.—Marché aux œufs, hausse ferme.—Marché à Farines, tranquille.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

## DÉCÈS.

En cette ville, samedi, le 23 Mars, à cinq heures P. M., après une courte maladie, M. Marie, Pierre, Léonidas Labine, à l'âge de douze ans, dix mois et vingt et un jours, fils de M. Jules Labine, marchand.